Journal des anthropologues
Association française des anthropologues

102-103 | 2005
Gérard Althabe

J'écris monsieur Althabe, j'écris

Claudia Girola

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/jda/1432>

DOI : 10.4000/jda.1432

ISSN : 2114-2203

Éditeur

Association française des anthropologues

Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2005

Pagination : 433-436

ISSN : 1156-0428

Référence électronique

Claudia Girola, « J'écris monsieur Althabe, j'écris », *Journal des anthropologues* [En ligne], 102-103 | 2005, mis en ligne le 17 novembre 2010, consulté le 20 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/jda/1432> ; DOI : 10.4000/jda.1432

Ce document a été généré automatiquement le 20 avril 2019.

Journal des anthropologues

J'écris monsieur Althabe, j'écris

Claudia Girola

- 1 Monsieur Althabe, c'est ainsi que je vous ai toujours appelé, depuis que j'ai fait votre connaissance il y a 14 ans en Argentine. Il m'a parfois échappé un timide « Gérard » pour revenir promptement à Monsieur Althabe. Vous aussi oscilliez entre le « tu » et le « vous » comme dans un mouvement réflexif face à ma propre hésitation. En tout cas mon « vous » et mon « Monsieur » ne disaient rien de mes affects, ils traduisaient le tâtonnement entre l'admiration du maître et la peur d'une proximité qui puisse la désenchanter.
- 2 Je vous ai toujours pensé comme un homme intelligent, réservé et solitaire... enveloppé dans votre éternel imperméable de Columbo. Vous m'avez toujours semblé une sorte d'outsider-academicus qui de plus ne se dévoilait pas facilement. J'aimais bien, j'aime encore au temps présent, votre côté « périphérique », parfois déroutant. Avec vous les idées même un peu risquées et déplacées pouvaient être glissées sans trop vous déranger : aucune orthodoxie méthodologique ni théorique ; implication, respect du présent historique, compréhension de la logique interne étaient vos principes de base. J'ai toujours apprécié cette liberté scientifique, rare de nos jours, loin cependant de tout relativisme outrancier. Je me souviens de cette fois, au début de notre rencontre, où je suis arrivée très fière de moi avec un long chapitre nourri d'auteurs et de théorie justifiant toute ma démarche de recherche. Vous m'avez dit :

Ah, vous les Argentins et votre irréfrénable nécessité du cadre théorique pour démarrer. Je n'ai pas de doutes sur votre bagage intellectuel et votre savoir sur Max Weber et les autres, ils sont absolument indispensables. Réduisez ceci à un paragraphe et le reste racontez-le moi à travers votre terrain.
- 3 J'ai eu du mal mais j'ai compris finalement que la théorie pour rester vivante et s'enrichir devait s'incarner dès le départ dans la description analytique du terrain et dans le regard du chercheur. C'est la manière de donner à la réalité l'opportunité de nous dévoiler des nouveaux sens.
- 4 Oui, j'écris ma thèse Monsieur Althabe, j'écris. L'écriture est le moment de la nostalgie de notre terrain, je ne suis pas convaincue qu'elle soit la prise d'une distance objectivante, elle est plutôt le dernier mouvement pour l'éviter et pour ne pas oublier. Inévitablement

vous êtes toujours présent dans ce processus de mémoire qui ressemble à un deuil, présent comme d'autres acteurs de mon terrain qui sont partis avant que je puisse finir ce voyage qui est l'écriture de cette thèse. Oui, parce que vous étiez aussi un acteur de mon terrain, parfois dans mon imagination, en quelque sorte le souffleur en coulisse qui m'aide à ne pas oublier le texte. En ce moment d'écriture où plus que jamais ma mémoire anthropologique et mes souvenirs personnels sont indissociables, j'aurais aimé que vous soyez là. Autrefois dans le passé, quand vous étiez là, j'ai ressenti quelque chose de semblable. On les voudrait toujours là, les directeurs de thèse, dans une inconditionnalité à toute épreuve, à nous dire comment poursuivre, si c'est bien, s'il y a des choses à modifier mais aussi pour se rassurer par la confrontation théorique qu'on a su se différencier... : « Osez le dire, n'ayez pas de crainte, je n'abandonnerai pas » sont les mots très silencieux qu'on vous dit presque imperceptiblement, parce que finalement on se les dit à soi-même.

- 5 J'écris Monsieur Althabe, j'écris, j'ai pris note de vos conseils, il n'y a pas trois parties dans la thèse, il y en a finalement deux, j'accepte... vous aviez raison et c'est bien, j'ai ajouté quand même un intermède... une petite négociation.
- 6 Vous souvenez-vous le jour où je suis allée rue des Martyrs vous rendre une partie de ma thèse à lire ? Vous m'avez donné presque comme dans un échange, le texte que vous aviez écrit sur René Lourau¹. Vous me l'avez donné avec la même crainte que je vous ai donné mon texte timide de doctorante. « Peut-être cela vous intéresse, ce n'est pas facile de parler des autres, ce n'est pas facile de revenir en arrière » m'avez-vous dit et vous avez ajouté, « quand je l'ai écrit, j'avais l'impression d'écrire mon testament, en fait je parlais de René Lourau, un ami qui vient de décéder ». Plus tard vous avez renchéri : « dans ce texte il y a des choses que je n'avais jamais dit auparavant ».
- 7 J'ai pris la photocopie en vous remerciant, sans plus. Notre relation a été toujours sereine mais très pudique, une sorte de distance affective... affect distant... je n'ai pas su (je ne sais pas) faire autrement avec vous... Je suis partie avec ce texte sous le bras. Je me suis arrêtée dans un bar parce que je voulais savoir ce que vous « n'aviez jamais dit », ce que vous ne « m'aviez jamais dit ». Sa lecture m'a touché, vous parliez de votre enfance et de combien vous étiez aimé par votre famille... comment tout cela a été déterminant pour l'apprentissage et la conception du métier d'anthropologue. C'est alors que j'ai fini par comprendre votre solitude, votre éloignement et votre côté périphérique... votre amour pour les frontières... Vous n'étiez jamais sorti de votre Gelos ambigu, ni campagne ni ville. Toute votre vie a été un effort de déracinement improbable. Vous étiez comme « saisi par l'enchantement magique » qui, racontiez-vous, entourait votre vie d'enfant. Dans cet effort vous avez fini par vous rendre compte que la seule voie pour ne pas rompre avec votre territoire d'enfance était l'implication. Paradoxalement, une manière de partir tout en restant. Maintenant je comprends votre phrase étonnante dans le métro qui nous ramenait chacun à notre maison :
Après la thèse il faut rentrer chez vous... parce qu'il faut toujours rentrer, je le dis mais je ne l'ai jamais fait.
- 8 Vous le saviez pourtant comme moi, le retour est impossible qui risquerait de briser la condition d'entre-deux : cette condition contradictoire mais nécessaire pour produire une démarche anthropologique du dedans, que vous avez contribué à construire.
- 9 Maintenant je vous quitte, Monsieur Althabe, sans trop le vouloir. Je ne vous ai pas tout dit. Cependant, je ne rentre pas. Je pars écrire la thèse, c'est une autre manière de rentrer tout en restant. Tant que j'écris je me laisse une chance de tout vous raconter.

NOTES

1. « Gelos, en Béarn, matrice du rapport au monde de René Lourau », *Pratiques de formation*, 2000, 40 (numéro spécial).

AUTEUR

CLAUDIA GIROLA

EHESS